PRO ARIS ET FOCIS

Ode au Christ

SUIVIE DE

PIECES RELIGIEUSES ET PATRIOTIQUES

PAR

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Nous n'avons pas assez contemplé les aurores....

CHARLES GILL.



MONTREAL

J. G. Yon, Editeur

266 STE CATHERINE EST.

1910

PRO ARIS ET FOCIS.

ODE AU CHRIST

I

Nous sommes bien petits et même un peu méchants,
" Nous n'avons pas assez contemplé les aurores :"
L'aurore du passé, l'aurore sur nos champs
Et notre cher berceau, qu'un vain espoir redore.

Tournés vers le soleil, contemplons l'orient,
C'est de là que nous vient la plus belle lumière :
L'aurore des chrétiens et l'homme éblouissant
Que fut Jésus, le Christ, cette aurore plénière.

Les jours s'en sont allés et le monde a vécu,
Etendant ses efforts aux confins de la terre :
L'Amérique surgie et l'Iroquois vaincu
Aux blancs livra son sol, ses forêts de mystère.

Comme Israël jadis l'homme libérateur,
L'âme de ce pays attendait, palpitante,
L'espérance et la foi que donne le Sauveur.
Et les grands vents battaient la vague délirante.

Un horizon étrange où d'énormes buissons
Du haut des monts songeurs, abris de bêtes fauves
Absorbait les matins des plus belles saisons
Et les débris croulants des vieilles forêts chauves.

Méconnaissant les pas du prêtre défricheur,
Autrefois oublié, ce beau site sauvage
Dormait au long des flots, plein d'ombre et de souleur,
Où parfois l'Iroquois méditait ses carnages.

Sahontès ! sahontès ! chantaient les Iroquois,
Oniakerin ouatchi, c'était leur cri de guerre ;
Sahontès ! Sahontès ! au plus sombre des bois,
Ils scalpaient leur victime avec rage et colère,

Faisant mugir leur voix en ces temps reculés,
Déchirant les échos dans leur tuerie atroce,
Mangeant, encor vivants, les corps demi brûlés,
Et fuyant à l'aurore en leurs canots d'écorce.

La montagne humait les premiers feux du jour,
Les îlots verdoyants de la grande rivière
Souriaient au soleil dévoilant leur mystère,
Leur mystère inouï, sans Jésus, sans amour. . . .

L'onde dormait longtemps sous son linceul glacé
Avec les froids venus, avec les hivers mornes,
Et l'immensité blanche où rien n'avait passé,
N'avait pour tout espoir que sa frayeur sans borne.

Sans jamais voir sous eux ni d'arches, ni de toits,
Les grands oiseaux du ciel planaient, rauques, austères,
Et jamais de drapeaux, et jamais une croix
N'élançaient vers l'azur leur espoir salutaire.

Méditant sur la vie et sur le souvenir,
Regardons vers les cieux s'éclipser les étoiles,
La grande aube renaît, les Français vont venir,
Ils cinglent l'océan avec leur frêles voiles.

Une autre aurore est née avec l'homme de foi ;
Au nom du Roy de France, en amont du grand fleuve,
Avec ses compagnons il vient planter la croix . . .
Vive Cartier, Champlain ; vive de Maisonneuve !
....

Recueille-toi mon cœur, recueille-toi mon âme,
Et, dans la solitude et le frisson des soirs,
Passons notre chemin, malgré l'ombre et le blâme,
Jetant vers l'avenir nos pleurs et nos espoirs !

Et dans le souvenir où se fane l'aurore
De nos illusions, de nos rêves trahis,
Parfois nous regardons et nous voyons encore
La jeunesse sourire aux chansons du pays,

Chansons de mon pays, oh ! voix de la patrie,
Qui clamez vers le ciel les noms de nos aïeux,
Du clavier de nos cœurs, chères voix attendries,
Votre charme a mouillé de larmes bien des yeux.

Aussi combien de fois aux veilles de froidures
N'avons-nous pas vécu des échos du passé ?
Où notre âme songeait aux poignantes tortures
De nos pauvres martyrs par l'indien dépecés.

Je les entends prier, au fond des agonies,
Et je les vois mourir pour le pays naissant.
Pauvres suppliciés, vos larmes infinies
Ont arrosé ce sol que l'on foule en passant.

Qui peut dire le sens des dernières pensées
Des grands morts dévorés par la rage et le feu ?
Brebeuf et Lalemant, Dollard, gloire inlassée
Dont la prière monte au trône du bon Dieu !

O glorieux martyrs tombés au champ de gloire,
Vous qui dormez, rompus au sol que vous aimiez,
Priez pour nous Jésus, qu'Il donne la victoire
Et la paix aux soldats chrétiens et résignés !

Que sur le sol natal une éternelle aurore
Eclaire le chemin du chrétien aimant Dieu,
Que sur le sol natal le Christ s'inscrive encore
Et toujours dans notre âme en grands signes de feu !

Car nous sommes petits et même un peu méchants,
" Nous n'avons pas assez contemplé les aurores,"
L'aurore du passé, l'aurore sur nos champs,
Et notre cause à tous qu'un vain espoir redore !

II

Les cloches ont chanté l'accueil des pèlerins.
Notre âme a tressailli lorsque passait l'Hostie.
Nous avons écouté la grande voix d'airain ;
Nos fronts se sont courbés devant l'Eucharistie.

Et, dans le souvenir du grand crucifié,
L'émotion surgie a mouillé les paupières ;
Le plus humble de tous au Christ s'est confié,
Et les plus orgueilleux ont scandé des prières.

Et riches et puissants, pauvres et reniés
Ont senti les frissons d'un espoir qui se lève ;
Flagellés, tourmentés, du premier au dernier
Ont appris que Jésus les contient dans son rêve ;

Puisqu'un jour, plein de sang, de boue et de crachats,
Jésus porta sa croix au sommet du Calvaire. . . .
Jésus de Nazareth, merci pour le rachat
De notre humanité de cendre et de poussière !

Judas qui vous vendit reçut trente deniers,
Se crut assez payé de la modique somme ;
Judas, c'est nous guettant Jésus aux oliviers. . . . .
Pardonnez-nous ! pardonnez-lui, c'était un homme !

Pardon, Jésus, pardon pour l'homme tourmenté !
Pardon, Jésus, pardon pour le pauvre qui passe !
Souvenez-vous de nous dans votre éternité ;
Priez pour les larrons que la misère enlace.

Sur votre front divin l'épine resplendit.
L'épine et la gloire ont une union étroite,
Souvenez-vous de nous dans votre paradis ;
Permettez aux larrons d'implorer votre droite ;

Nous mangeons votre chair, nous buvons votre sang
Et votre souvenir, pauvre fils de Marie,
Force du voyageur qui vous prie en passant,
Froment du sol natal, âme de la Patrie !

Hosanna ! Gloire à toi, doux fils du charpentier !
Hosanna ! Gloire à toi, fils de sainte Marie !
Que ton nom soit béni de l'univers entier,
Que partout on te loue et partout on te prie !

Le mont des Oliviers but tes sueurs de sang,
Et ton âme a vaincu les affres d'agonie,
Tu soutiens les blessés qui meurent languissants,
Et tu sauves les morts par ton divin génie !

Gethsémani ! Gethsémani ! que dit le soir
Lorsque le vent s'émeut au faite de tes arbres ?
Que dit le temps défunt aux âpres rochers noirs ?
Que dit l'écho des nuits à vos marches de marbre ?

III

Il est un nom sacré qui partout retentit,
Harmonieux écho de la divine lyre
Scandant, Jésus, Jésus de l'éternel empire
Jésus de Nazareth, sous Joseph, apprenti.

C'est le nom d'un Sauveur, et l'amour qu'il inspire
Provoque de l'enfer un cri qui le maudit.
Il est un nom sacré qui partout retentit,
Harmonieux écho de la divine lyre.

C'est le nom d'un martyr que l'univers publie;
A ce nom plus d'une âme accourt au grand devoir :
Au cœur mourant ce nom fait renaître l'espoir,
Soutient dans les malheurs celui qui le supplie....

Ah ! je t'aime Jésus, Jésus sur une croix !
Ah ! je t'aime Jésus mourant sur le calvaire !
Battu, renié, hué dans ta sainte misère,
Je t'adore Jésus, Jésus le roi des rois !

Sur nos autels sacrés que ce nom toujours brille
Où nous allons prier l'implorant à genoux !
Oh ! Saint nom de Jésus accessible pour tous,
Pour les grands, pour les rois et la pauvre famille !.....

Ah ! peut-être irons-nous rejoindre ceux qu'on pleure,
Plus tôt, et bien plus tôt que nous ne le croyons :
Car nous fuyons toujours, chaque jour et chaque heure,
Nous portent vers la tombe où ce soir nous prions.

Je vous revois Seigneur à ce bois suspendu ;
Comme au jour du trépas, votre tête inclinée
Semble nous dire encor : " la faute est pardonnée,
Tout mon sang à grands flots pour elle est répandu."

O Jésus ! vers nos cœurs qui vous jettent l'offense,
Tournez votre regard pour les rendre meilleurs,
Et notre humanité gémissant aux malheurs,
Convoitera ce ciel d'où lui vient l'espérance.

Celui qui dit au sort, planant sur notre tête,
D'oublier le passé, d'épargner l'avenir ;
Lui qui commande à tout, à la sombre tempête,
Lui seul peut vous aider, lui seul peut vous bénir.

PENSÉES ÉVANGÉLIQUES

Dieu méprise toujours l'impie,
Et qui ne tend pas à son ciel
Pour s'absorber dans cette vie,
Bientôt s'abreuvera de fiel.

Le soir est beau quand il s'élève
Sur les vestiges d'un beau jour ;
La vie est belle avec le rêve,
Quand elle sombre dans l'amour.

La tristesse qui s'accumule
Au fond du cœur déshérité,
Est une broussaille qui brûle,
A l'heure où brille la bonté :

Cette bonté de l'âme forte
Qui daigne sourire en mourant
Devant le destin qui l'emporte
Au cimetière, sans parent. . . . . .

O vous que chaque soir ramène
A la famille, au seuil joyeux,
Songez parfois à ce que traîne
De misère le pauvre gueux. . . .

Aujourd'hui dans un saint cantique,
Le cœur soumis et repentant,
Chantons, selon le psaume antique,
A la gloire du Dieu vivant.

Gardien de tout ce qu'on ignore,
Mais que notre être fait prévoir,
Veillez sur nous depuis l'aurore
Jusqu'à l'heure du dernier soir.

O toi que les faibles implorent
Au sombre jour d'oppression,
Toi que tous les siècles adorent,
Du monde prends compassion.

Gardien de la céleste flamme
Qui fait qu'un peuple reste grand ;
Gardien du cœur, gardien de l'âme
Qu'après un jour le soir reprend :

Le soir sans fin, le soir mystique,
Au long du fleuve éternité,
Avant d'atteindre au saint portique ;
Priez pour nous Dieu de bonté !

En souvenir de nos misères,
Dans la traverse de nos jours,
Donnez la paix aux cœurs sincères,
Prodiguez-nous votre secours !

Petits oiseaux chantez

De la branche qui vous vit naître,
Gentils oisillons du printemps,
Vous égayez l'écho champêtre
Par le ramage de vos chants.

Pour vous entendre ici les roses
Penchent leur petit front soyeux,
Répétez-leur les tendres choses
Que vous ont apprises les cieux.

Enorgueillissez la nature
Qui, pour vous payer de retour,
Vous prodigue la nourriture
Avec les soins de son amour.

Et chantez, pour l'âme qui prie,
La paix des séjours inconnus ;
Vos voix adoucissent la vie
Que rudoient nos espoirs déçus.

Chantez pour celui qui soupire
Le bonheur qu'il a regretté ;
Et, sur le front qui peut sourire,
Petits, rappelez la gaîté.

Chantez la fin du jour qui tombe
Et ses prismes mystérieux ;
Chantez la nuit, chantez la tombe
Et leur repos majestueux. . . .

Ainsi que vous l'essaim des songes
Au reflet de l'illusion,
Chemine à travers les mensonges
Que berce l'humaine raison.

Car, hélas ! nous n'avons point d'ailes
En notre course à l'idéal,
Et nos chimères infidèles
Sombrent en leur courant fatal.

Pour obvier à la tristesse
Que forment nos soins répétés,
Ici, semant un peu d'ivresse,
Petits oiseaux, chantez, chantez !

Chantez la chimère inconnue
Et notre espoir en l'avenir ;
Chantez pour les âmes émues
Les pardons et le souvenir !

Venez, par vous les voix célestes
Semblent toucher le cœur humain :
Venez chantez, aux toits agrestes
Vivra l'espoir d'un lendemain.

Prière.

Adieu le soir, adieu le monde,
Adieu ma chambre, dernier port. . . .
Salut à toi, ma nuit profonde,
Je viens dormir, car je m'endors !

Et s'il te reste un peu de gloire,
Dieu, pour tous les pauvres reclus,
Jette m'en donc sur ma mémoire,
Que je rejoigne tes élus !

Et si ma pauvre âme engourdie
Un seul instant, de par le soir,
Sentait son aile appesantie,
Soutiens-la, loin du gouffre noir !

LES ASTRES

Dans l'immense désert, sous les couches brunies
Du grand chaos qui semble insoumis aux destins,
Ils s'allument, pour luire aux portes infinies,
Et laisser contempler les temps aux séraphins.

Vers leurs marges d'éther, qui leur a dit d'éclore
Lorsque tout reposait dans l'ombre du néant ?
Qui les jeta parmi le foyer des aurores,
Sur des pans de nuit vaste, en le lointain béant ?

Diamants renaissants aux voûtes éternelles,
Reposoirs des Esprits vers l'insondable lieu,
Flamme vraie et sublime aux saintes étincelles,
Astres des univers, vous illuminez Dieu !

AMOUR DE DIEU

Amour du Christ, douce est ta charité
Ta main est grande et pleine de bonté ;
Sur les tombeaux tu verses des prières :
Du repentir tu vas sécher les pleurs.
Par toi, Dieu fit le plus grand des mystères,
Et sous ton souffle, on voit grandir les cœurs.

La cloche du vieux collège

DITE PAR L'AUTEUR AUX FÊTES DU COLLÈGE JOLIETTE.

(23 juin 1910.)

La voix du souvenir est parfois éternelle,
Le temps ne peut tuer ses accords souverains ;
Au cœur qui veut l'entendre, un son, quelques bruits d'aile
Emeuvent à l'instar des carillons d'airain.

Aussi combien de fois, dans le secret des veilles,
N'ai-je pas évoqué l'âme des jours défunts ?
Et mon rêve, à l'assaut d'illusions vermeilles,
Retrouvait sa jeunesse à travers des parfums...

Cloche du souvenir qui clames dans l'espace
Le rappel attendri des jeunes et des vieux,
Cloche des Angelus au clair d'aubes vivaces,
Cloche des âges d'or qui chantes vers les cieux ;

Nous t'avons entendue aux heures de prières,
Quand novembre pleurait sur le repos des morts ;
Nous t'avons entendue aux heures coutumières
Comptant pour l'avenir le fruit de nos efforts.

Dans les matins d'hiver, parfois la voix éteinte,
Elle chantait plus doux, emprise de verglas,
Mesurant notre somme au frisson de sa plainte.
Nous reprenions la vie et plus fiers et moins las.

Emue à ses accents d'espérance et de gloire,
Notre âme a retenu son appel matinal,
Lorsque nous reprenions quelques pages d'histoire :
De Lycurgue à César, d'Homère à Juvénal.

Disant notre réveil aux échos de la rive,
Joyeuse sous le ciel des matins de printemps,
Tressaillant comme un cœur aux pulsations vives,
Telle était notre cloche en son clocher d'autan.

Bien des fois depuis lors, dans les heurts de la vie,
Notre oreille a perçu ces échos du passé ;
Aux parfums de jadis notre âme inassouvie
S'abreuve encor, les soirs, en son vol inlassé.

Bien qu'éloignés de toi, de tes appels sincères,
Nos cœurs n'ont pas cessé de vibrer avec toi :
Fidèles au passé, fidèles à nos frères,
Malgré les vents mauvais, nous gardons notre foi !

Vieille cloche d'antan qui sèmes ton délire,
Emiettant tes chansons sur la fuite des jours,
Ne puis-je à tes accords harmoniser ma lyre
Pour dire : Alma Mater, nous t'aimerons toujours. . . .

Le frisson de nos cœurs, c'est le frisson des choses,
Cette cloche a chanté notre joie et nos deuils,
Et dans les soirs joyeux et dans nos soirs moroses,
Nous l'avons entendue, allons à l'ancien seuil !

En sonnant les retours elle apprend les absences ;
En pleurant les absents elle dit : souvenir ;
Nous unissant alors aux deuils, aux espérances
De son dôme béni qui nous a su bénir.

La voix du souvenir, c'est la cloche qui pleure
Sur ceux qui nous ont fui pour une éternité . . .
Pourtant ils sont ici revenus à cette heure
Où nous les nommerons bien haut, avec fierté.

Leur âme a voltigé vers nous, elle se penche
Pour nous dire : "Sursum, allez droit le chemin !"
Jeunes fronts trépassés, vieillards à barbe blanche,
Nous ont dit que la vie a de fiers lendemains.

Saluons l'ancien seuil marqué de leur empreinte,
Un vieil arbre y grandit gravé de notre nom ;
Près des drapeaux flottants la vieille cloche tinte,
Sur les chemins d'antan où nous retournerons !

Cloche égrenant encore au tournant de la route
Ton appel argentin au passant qui s'émeut,
Notre cœur se souvient et notre oreille écoute
Tes échos attendris qui montent au ciel bleu.

Mêlant ton harmonie à nos heures lointaines,
Nos fronts se sont tournés vers ton dôme béni :
L'hymne de Carillon, A La Claire Fontaine,
Ont mis au fond des cœurs un frisson d'infini !

TEMPUS FUGIT

Le Temps qui des saisons déroule avec vitesse,
Sur chaque point du sol, les diverses couleurs,
Sans suspendre son cours, pour l'homme qui le presse,
Diminue ou grandit la tristesse ou les pleurs.

Où donc est cette mer qu'aucun ciel ne reflète
Et qui tant te ressemble ? O Temps où donc es-tu ?
J'y voudrais repêcher tout ce que je regrette,
Je voudrais m'y jeter puisque j'ai tout perdu !

Mais l'idéal d'un jour que remplirait ton onde,
Coupe du Temps perdu, remplirait-il mon cœur ?
Ah ! non, tout ce qui fut, et tout ce qu'est le monde
N'existe qu'en passant dans tes roulis moqueurs !

Dieu seul peut retarder l'aurore qui s'allume,
L'humain est impuissant, tout est déjà dicté . . .
L'oiseau chante le jour et le jour se consume,
Reflétant vers les cieux sa douce volupté.

SOIR SOUVERAIN

Soir souverain, ton charme inspire
L'émotion de l'infini,
Et dans ton calme l'on respire
L'amour de Dieu qui t'a béni.

Heureux dictamen du poète,
Soir, tu portes de doux secrets
Qu'enchérit ton ombre muette
Sous tes astres aux saints reflets.

A travers cette onde qui brille,
L'on voit les chaumes se mirer :
Dans ce lac l'étoile scintille
Comme au fond du grand ciel moiré

L'odeur des près et des salines
S'épand suave, avec la nuit.
La lune a des clartés divines
Et monte à l'horizon sans bruit

Là-bas où la grenouille chante
Près du fossé, gîte qui luit,
L'herbe qui penche, haute et lente
Salue à la brise qui fuit.

BALLADE ANCIENNE

DANS LE VIEUX COFFRE DE BOIS BLANC.

Yvonne est née un samedi,
Par un après-midi d'automne,
Alors que le sol engourdi
Sous le pas des chevaux résonne.
On l'habilla presque en tremblant,
Tant elle était petite et frêle :
On prit des langes de flanelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

Avec les jours, elle a grandi,
Toujours douce et toujours mignonne
En sa toilette d'organdi
Et sa mentille de cretonne.
Et vint la noce : un beau galant
Un bon jour s'était épris d'elle :
On prit le vin et la vaisselle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

La vie est faite, comme on dit,
De voyelles et de consonnes. . .
Enfin, hier après-midi
Elle eut une petite Yvonne. . .
Voici les chandeliers d'argent.
La mère est morte, pâle et belle .
Voici le cierge et la chandelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

ENVOI

Prince, mon mal est accablant
Il ne me reste plus rien d'elle
Qu'une lettre, un bout de dentelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

REVE DE NOVEMBRE

La neige blanche,
En avalanche
Que souffle encor
Le vent du nord,
Tourne, tremblante,
Dans la tourmente,
Au regard noir
Du vaste soir.

Et dans la brume,
Le toit qui fume
Nous apparaît
Sous un reflet
D'astre nocturne,
Oubli diurne,
Petit décor
D'un rayon d'or.

Mais la tempête,
Courbant la tête
Aux humiliés
Dont vous riez,
Jette le rêve
D'une autre grève
Où tout s'endort
Avec la mort

La neige est belle,
Mais ces bruits d'aile,
Dans les grands vents,
Sont les tourments
Des pauvres âmes
Sortant des flammes.
En soupirant,
Au soir mourant.

Et sur la sente
Suivant la pente
Des peupliers
Et des halliers,
Au vent qui gèle,
Pleure, ét[illegible]e
Sur les verglas,
La voix des glas.

La neige tombe.
Voici la tombée
Où mon ami,
S'est endormi ;
Et sur sa pierre
Dans l'ombre austère,
Ployez genoux,
Priez pour nous !

NOTRE VIE

La vie est une grande plage
Toujours soumise aux flots changeants :
Tous les sables sont une image
Des humains, sables indigents.

En dépit des rafales sombres
Sur tant de naufragés vaincus,
Nous nageons du fond de nos ombres
Vers quelques horizons confus.

Le temps est une feuille morte
Au vent de nos espoirs déçus ;
La vie est au vent qui l'emporte
Et se forme de jours perdus

De jours perdus, mais que l'on aime
Avec nos pauvres cœurs obscurs,
La vie est l'immense problème
Jeté du fond des saints azurs.

Le Destin, mur bordant la grève
Que jonchent l'épave et la mort,
Dans le grand soir où tout s'achève,
Fait nos regrets et nos remords

NUIT DE NOEL

Aux rythmes fiers des cloches triomphales,
Berçant l'écho de la terre et des cieux,
Parmi les bois, la plaine et les rafales,
   Noël descend majestueux.

Majestueux et plein de gloire
Noël descend des cieux sereins :
L'astre luit comme un ostensoire,
Le peuple accourt sur les chemins.

Dans les pins sombres qui grelottent
Minuit s'éveille plein de voix
Qui chantent, qui parfois sanglotent
Aux signes des rameaux en croix.

La savane s'étend, immense,
Sous la nuit des sapins pointus :
Et le mystère et l'espérance
Recouvrent les sentiers battus.

Au lointain le village en fête
Pieusement brave la nuit
Pleine du souffle des prophètes
Contemplant l'étoile qui luit.

O cloches de Noël, en l'exil de vos faîtes
Carillonez ;
Semez partout vos voix sur l'immense conquête
De l'Incarné !

Belle nuit de Noël, sublime de mystère,
Pour les mortels
Qui marchent sans espoir, enveloppe la terre
D'un feu de ciel !

Pour l'âne et pour le bœuf soufflant, un peu revêches
Sur tes frissons,
Seigneur donne de l'eau, remplis les crèches
D'un vert paisson !

PETITE LETTRE

Nous prenons tout comme il arrive,
Bien ou mal nous sommes contents ;
Puisque le ciel voulut qu'on vive,
Qu'on profite de ses instants.

Dans les choses indifférentes
Donne-toi pleine liberté ;
Evite les ronces blessantes
Et suis ta route avec gaité.

Jouis du soleil de l'année :
Chaque saison porte des fruits :
L'automne a sa feuille fanée,
Le printemps les plus belles nuits . . .

*
* *

Toute vie est un vrai poème
Qui se compose de deux chants,
Dont le premier monte où l'on aime,
Dont l'autre meurt aux pleurs touchants ;

Car si notre entrée en ce monde
Mit la gaieté sur quelques fronts ;
Lorsque viendra la nuit profonde
Nos frères, nos sœurs pleureront.

En attendant le soir suprême
De l'éternel dernier sommeil,
Je vous souhaite, ce jour même,
De la musique et du soleil ;

Je vous souhaite de beaux rêves,
Du ciel et de belles chansons,
Les claires aurores des grèves,
L'espérance aux quatre horizons.

Les Soleils Couchants

Sur l'ombre des décrépitudes
J'aime voir les ors des couchants ;
Mon âme, en proie aux solitudes,
Y puise l'accent de ses chants.

Mon cœur, cherchant ces feux divins,
Ces feux d'une grève plus belle,
Jamais ne s'y réchauffe en vain,
Par eux il devient moins rebelle :

Moins rebelle au destin jaloux,
Et plus porté vers ce qui pleure ;
Aux revers il se fait plus doux,
Et plein de jeunesse il demeure.

Le vrai Ciel, le Ciel des élus,
Doit être là, dans ces étages :
Là, jouissant de leurs vertus,
Les saints choisissent leurs nuages.

Nuages de gloire et d'encens
Semés aux célestes pénombres,
Où l'âme de nos chers absents
S'illumine loin de nos ombres !

Le juge y soutient l'accusé,
Le pardon suit toute misère...
Va mon âme t'y reposer,
Là-haut la vie est moins sévère !

L'HEURE QUI FUIT

Dans le bruit vague
Que fait la vague,
En déferlant
Sur le brisant,
On croit entendre
Un adieu tendre
Du naufragé
Découragé

Dans la tourmente
Qui se lamente
Au fond du bois
Et sur les toits,
De la nature
L'âme qui jure
Glace le cœur
Du voyageur.

Dans les lumières
Des flammes claires
Que font les cieux
Silencieux,
De belles ailes
Vont, éternelles,
Vers le matin
Du grand destin.

Dans la nuit brune,
Quand luit la lune
Près des roseaux,
Au fond des eaux,
Dans le silence
Du temps immense,
C'est le sommeil
Du vieux soleil.

Au cimetière
Plein de prière
Que verse encor
Le glas de mort,
Les chairs éteintes
Taisent des plaintes
En leur cercueil
Rempli de deuil.

Voici l'automne
Et, monotones,
Les feux du jour
Se font plus courts.
Le ciel s'endeuille,
L'arbre s'effeuille
Sur le chemin
Perdu demain.

Ainsi tout croule,
Ainsi tout roule,
Dans tous les temps,
Aux quatre vents,
Sous le mystère
De notre sphère,
Où notre espoir
S'éteint un soir.

Pour un sourire
De notre lyre
Il faut les pleurs
De notre cœur ;
Il faut la lie
Avec la vie,
Et le remords
Avec la mort !

L'ESPOIR

Naissant avec la vie et cessant avec elle,
L'espoir au cœur humain est le plus cher trésor :
Sans lui tout serait sombre, et l'avenir rebelle ;
Au voyageur tremblant n'offrirait aucun port.

Pour chaque nautonnier dont la barque est fragile,
Tout est fragile ainsi sur les écueils du temps,
C'est la plus belle étoile, et vers un sûr asile,
Son éclat sait guider malgré l'effort des vents.

Et, la nuit et le jour, la nature l'inspire :
La nuit par son silence et ses rêves d'amour ;
Le jour par ses rayons, ses beautés, son sourire ;
Et l'homme se nourrit d'espoir du jour au jour.

Le limpide ruisseau murmurant sur sa pente
En courant au grand fleuve où se perdra son cours,
Te chante, ô doux espoir, de sa voix chère et lente,
Comme mon cœur te chante, en te gardant toujours !

Oui, le ruisseau t'appelle en attendant que l'onde,
Qui coule sur son lit en vapeur monte au ciel ;
Et mon âme te prie en se disant : "Je fonde
L'amour du vrai bonheur dans un jour éternel."